

Ciné-Bulles

Entretien avec Tahani Rached

André Lavoie

Volume 12, numéro 4, automne 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/33948ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1993). Entretien avec Tahani Rached. *Ciné-Bulles*, 12(4), 34–37.

Tous droits réservés © Association des cinémas
parallèles du Québec, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Tahani Rached

«Tous mes films sont des histoires d'amour.»

Tahani Rached

par André Lavoie

Filmographie de Tahani Rached:

- 1976: *Leur crise, on la paye pas* (c.m.)
- 1979: *les Frères ennemis* (c.m.)
- 1980: *Autour du pain* (c.m.)
- 1980: *Carte d'identité* (c.m.)
- 1980: *les Chrétiens du Moyen-Orient* (c.m.)
- 1980: *De sable et de neige* (c.m.)
- 1980: *Je suis croyant* (c.m.)
- 1980: *les Voleurs de job*
- 1982: *la Phonie furieuse* (m.m.)
- 1983: *Beyrouth! «À défaut d'être mort»*
- 1985: *Haïti, Québec* (m.m.)
- 1986: *Ban pay a! Rends-moi mon pays* (m.m.)
- 1990: *Au Chic Resto Pop*
- 1993: *Recherches et sida* (titre de travail)

remarqué, les **Voleurs de job**, Tahani Rached a persisté sur la voie de l'engagement social et de la dénonciation des injustices alors que l'heure était à la démobilisation et au repli sur soi.

Malgré le confort douillet que peut représenter l'O.N.F. pour une cinéaste revenue de dix ans de commandes et de films financés à même ses propres sous, Tahani Rached est restée fidèle aux plus mal pris de la terre, ceux du Liban comme ceux d'Hochelaga-Maisonneuve, préservant ainsi cette belle naïveté qui veut que le cinéma puisse encore faire la différence et soulever des montagnes, en emportant avec elles quelques dictatures... Après avoir dépoussiéré d'heureuse façon le documentaire social en s'alliant au chanteur Steve Faulkner dit Cassonade pour le tonifiant **Au Chic Resto Pop**, la cinéaste baisse le volume, se fait maintenant discrète et effacée derrière un sujet dont aucune chanson ne pourra rendre avec justesse tout le désespoir et l'impuissance qu'il renferme: le sida. Avec **Recherches et sida** (titre de travail), faites une plongée chez les médecins et chercheurs qui, à l'instar de nous tous, naviguent en plein brouillard et posent des questions dont les réponses sont multiples et contradictoires.

Ciné-Bulles: Dans la majorité de vos films se déroule toujours une bataille, un conflit politique, une lutte armée. Pourquoi vous retrouvez-vous si souvent sur la ligne de front?

Tahani Rached: Quelque chose en moi me pousse à dénoncer la misère et la souffrance; ce sont des réalités de la vie que j'ai du mal à supporter. Devant cela me vient tout de suite une seule pensée: impossible pour moi d'être totalement à l'abri. Tous ces films portent en eux mes propres inquiétudes, mes propres peurs, mes révoltes, etc.

Ciné-Bulles: À voir la situation pourrir au Liban, en Haïti et constater que le racisme fait son nid un peu partout — le Québec n'est pas épargné —, la documentariste ne ressent-elle pas une certaine lassitude?

Tahani Rached: C'est peut-être la bonne question au bon moment parce que je suis très fatiguée. En pleine forme, je te répondrais autrement. Alors que se termine mon film et que je nage dans les contraintes de la post-production, au bout de deux années particulièrement intenses, j'ai vraiment besoin de m'arrêter, de lire, de voir d'autres films: de recevoir pour mieux donner par la suite.

Bien sûr, tous les cinéastes disent la même chose à la fin de chaque film arrivé à terme; ils éprouvent tous le même sentiment. Pour le **Chic Resto Pop**, ce fut particulièrement agréable parce qu'au-delà des difficultés, il y avait les chansons, la bonne humeur, le goût de ces gens de s'en sortir. Dans **Recherches et sida**, j'étais constamment confrontée à la souffrance, à la maladie, à la solitude. En cours de route, j'ai perdu au moins deux participants et moi, quand je tourne, les participants deviennent mes amis. Tous mes films sont des histoires d'amour et pendant que je les fais je ne me pose pas beaucoup la question: est-ce que cela va réellement changer quelque chose? Tu espères seulement que grâce au film, des gens ne se sentiront plus seuls dans leur questionnement.

Ciné-Bulles: L'époque n'est pas tellement à la contestation des idées reçues et des injustices...

Tahani Rached: La lassitude s'installe plus rapidement parfois puisque nous sommes beaucoup moins nombreux à poser ces questions. Mais je continue à les poser car elles m'apparaissent aussi importantes maintenant qu'il y a 10 ou 15 ans. Dans les années 70, au moment où la «gang» était plus

imposante, plus solidaire, le sentiment d'impuissance à changer les choses n'existait pratiquement pas. Ce qui n'est pas le cas maintenant; en ce sens, la guerre en Yougoslavie représente l'exemple parfait de notre impuissance — et de la mienne! — devant l'intolérance et la haine.

Ciné-Bulles: Une autre crise où le sentiment d'impuissance et une nouvelle forme de ségrégation viennent à bout des meilleures intentions, c'est bien celle entourant le sida. Alors que l'on commence à peine à comprendre la mécanique destructrice du virus et que l'on ne finit plus de compter les victimes, il fallait une certaine audace pour mettre en lumière les aspects éthiques de la maladie. L'urgence devant l'épidémie impose souvent à la réflexion des détours rapides. Nombreux sont ceux qui attendent un vaccin, pas une morale.

Tahani Rached: Pendant mes recherches, j'avais quelques vagues idées sur la forme et le ton à donner au film. Dès le départ, je voulais interroger le rapport du médecin face à la maladie, mais sans trop savoir dans quelle voie m'engager. J'ai rencontré des tas de gens mais au moment d'un dîner pris en quatrième vitesse avec le docteur Réjean Thomas de la Clinique L'Actuel, il n'y avait plus de doute possible: c'était avec eux ou rien d'autre.

Ce que me racontaient ces médecins m'a littéralement fascinée. Je sentais qu'une bonne partie du film allait se tourner dans cette clinique. Voilà un lieu où toutes sortes de questions peuvent être soulevées, et pas seulement médicales. Ils te conduisent dans des endroits inattendus, vont dans des zones inexplorées. Une des lois du documentaire est de ne pas trop forcer la réalité, d'accepter d'aller là où elle t'amène. La souplesse est de mise.

Ciné-Bulles: Les médecins de la Clinique L'Actuel t'ont permis d'aller au-delà d'une approche clinique.

Tahani Rached: Tous, à commencer par Réjean, ont été d'une grande générosité. C'est d'ailleurs grâce à lui si j'ai pu rencontrer Michel Marchand et Jacques Michaud. Avec Jacques par exemple, nous étions sur la même longueur d'ondes; un rapport de fraternité s'est établi très rapidement. Lorsque tu fais la connaissance d'êtres aussi extraordinaires, tu souhaites que les spectateurs éprouvent la même connivence. De façon générale, ce qui était fascinant dans cette clinique, c'est qu'au-delà de son caractère «privé», il y règne un véritable esprit communautaire.



Le docteur Réjean Thomas
(Photo: Martin Leclerc)

Entretien avec Tahani Rached

Les médecins se préoccupent de leurs patients, aident ceux qui n'ont pas les moyens de se payer des médicaments, trouvent les bons filons, etc. À ce réseau d'entraide s'ajoute tout un questionnement sur leur rôle de médecin, sur celui de la médecine face au sida. Les patients se retrouvent donc avec quelqu'un d'humain en face d'eux.

Ciné-Bulles: *Ce qui nous amène à parler des questions d'ordre éthique que les médecins de la Clinique, Réjean Thomas en tête, se posent et ne manquent pas de nous faire partager dans le film.*

Tahani Rached: Comment ne pas être fasciné devant deux médecins, Réjean Thomas et Clément Olivier, qui, malgré leurs horaires surchargés, prennent le temps d'aller à l'université suivre des cours de philosophie. Ils ont besoin de sortir de cette réalité qui les cerne de toutes parts pour respirer, prendre du recul. Ils ont senti la nécessité d'aller plus loin dans la réflexion, d'approfondir un sujet qui parfois les dépasse pour pouvoir vivre à travers tout cela.

Ciné-Bulles: *Et le détour du côté du philosophe allemand Kant apporte une magnifique résonance au propos du film. Le professeur dont nous suivons l'exposé traite du sida sans jamais nommer la maladie.*

Tahani Rached: Ces questions éthiques nous renvoient constamment à nous-mêmes. Voilà un

hasard fantastique. Lorsque le professeur cite Kant: «Mets-toi à la place de l'autre», cela m'apparaît fondamental. En ce qui me concerne, je suis comme cela... à l'extrême!

J'ai rencontré des tas de gens bouleversés par la maladie. Je recevais certains témoignages comme des coups de poing au ventre. Toute cette solitude, ce désespoir, cette misère; combien de personnes ont pleuré devant moi! Comme je n'étais ni un médecin, ni une amie, ni une parente, ni une psychologue mais juste quelqu'un pour les écouter, ils en profitaient pour se vider le cœur. C'est là que l'on découvre que l'expérience la plus importante de la vie, c'est la mort. J'avais devant moi tout le bagage de la vie de cette personne. Chaque individu face à la mort devient unique: il ne représente plus tous les malades ou tous les sidéens.

Ciné-Bulles: *À travers le film, on découvre que les médecins sont confrontés tous les jours à ces réalités douloureuses. Le climat général dans le corps médical et dans les groupes communautaires ne doit pas toujours être au beau fixe.*

Tahani Rached: La situation me semble paradoxale. Il y a bien sûr toute une série de guerres et de compétitions entre les groupes, les cliniques, les médecins et les chercheurs. Tout ceci est inutile et fait perdre de vue l'essentiel. Cette maladie étant excessivement médiatisée, les projecteurs sont



Jacques Michaud (Photo: Martin Leclerc)

constamment sur elle et sur ceux qui y travaillent. Et comme les ressources financières sont limitées, tous se battent pour accaparer la même petite pointe. On sent une espèce de fatigue généralisée car ils ne sont pas très nombreux à lutter contre le fléau. Malgré tout, au Québec, certains consensus se développent: on a encore le souci de préserver la dignité des personnes.

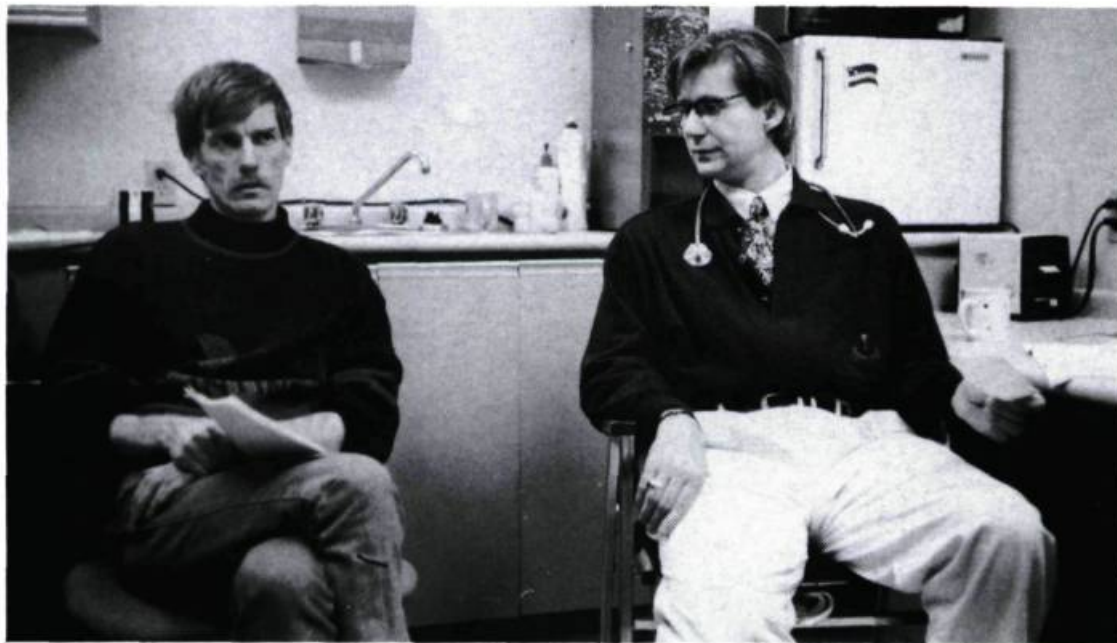
Ciné-Bulles: De façon générale, on sent une sorte de retenue dans le film. Il y a bien sûr le conte lu par Jacques Michaud qui ajoute une note poétique à l'ensemble mais pas ce grain de folie que l'on retrouvait dans le *Chic Resto Pop* ou une touche visuelle plus soignée comme dans *Beyrouth! «À défaut d'être mort»*, signée par Pierre Hébert. Faut-il y voir une autre manifestation du malaise et des tabous qui entourent le sida?

Tahani Rached: J'ai eu moins de latitude dans ce film que dans tous mes autres films. Beaucoup moins. Il m'a fallu faire face à une foule de contraintes et accepter de ne pas avoir le contrôle que je pouvais avoir dans mes films précédents. Par exemple, les médecins sont tous tenus par des questions de confidentialité. Les membres de la Clinique ressentent une certaine inquiétude car ils disent beaucoup de choses et, comme tous le savent, ils appartiennent à une corporation... Difficile aussi de calculer le nombre de personnes que j'ai rencontrées mais au bout du compte, seulement quatre ou cinq ont accepté

d'être filmées. Une véritable loi du silence s'est installée: la peur de perdre son emploi, sa réputation, les menaces de la famille si un membre de celle-ci dévoile sa séropositivité ou son statut de sidéen, etc. À cause de la maladie, certains jours Jacques avait envie de parler, d'autres pas. Tout cela fait qu'au moment du tournage, notre horaire de travail, réparti sur plus d'un an, a été constamment morcelé, tributaire de toute une suite d'imprévus: une véritable course à obstacles.

Ciné-Bulles: Au milieu de toutes ces embûches, et la fin du film va en ce sens, réside un espoir, une foi en l'Homme, du moins en quelques-uns...

Tahani Rached: À travers toutes ces luttes, j'ai eu la chance de connaître des gens dont l'engagement demeure exemplaire. Chaque individu se révèle à travers les épreuves et la souffrance et certains plus que d'autres. Ils deviennent, comme le docteur David Roy le dit si bien dans le film, «une gang de petits Jésus-Christ». Quand Michel Marchand déclare que ce qui compte véritablement, c'est l'amour et que notre vie n'est pas un droit mais une responsabilité, c'est la seule chose à retenir. Bien sûr que tout cela est fort exigeant: comment répondre, avec l'amour pour seule arme, à la merde, à l'égoïsme, à la violence et au rejet. C'est une des choses qui m'a tenue pendant toute la préparation de ce film: prouver qu'à travers toute la souffrance de cette maladie, il y des êtres d'amour qui représentent un espoir. ■



Michel Marchand, Réjean Thomas (Photo: Martin Lelerc)